

Quel avenir pour l'Evangile dans nos sociétés déchristianisées ? Tout le monde, parmi nous, sera d'accord pour dire que nous avons quelque chose à faire pour l'avenir de l'Evangile dans nos sociétés. Mais quoi ? Il est vrai qu'une des réponses qu'on a beaucoup entendue est : « nouvelle évangélisation », laquelle apparaît assez souvent comme une reconquête. Je n'y crois pas. Je ne crois pas que cela soit possible d'un simple point de vue sociologique, et pas d'abord théologique. Dès lors que nos sociétés ont fait l'expérience d'être sorties de la civilisation première, c'est fini : les choses ne s'imposent plus d'en haut.

Durant six ou sept ans je suis allé enseigner à Madagascar une douzaine de fois un mois. Société traditionnelle s'il en est. Tout le monde est convaincu que les malgaches sont des gens religieux et qu'il ne peut pas y avoir d'athéisme à Madagascar. Sauf que la société évolue très vite, dix fois, vingt fois plus vite que chez nous. Nous, ici, sommes déjà déboussolés. Imaginez ce que cela peut représenter là-bas. L'indifférence religieuse, pas tout de suite l'athéisme, frappe. C'est une évidence. Les séminaristes que j'avais en cours et qui avaient un peu d'activité pastorale me disaient : dès qu'ils ont quinze ans, ils ne viennent plus à l'Eglise. C'est à Madagascar. Pas à Tana en plus, mais Fianarantsoa. Deuxième ville, pas aussi marquée par la modernité. Même là c'est une évidence, les jeunes n'y vont plus. Ce n'est plus l'ancien qui sait – chez nous ça fait longtemps qu'on vit ainsi, 68 en marque la généralisation. Et encore, quand on regarde comment De Gaulle, voire Pompidou parlent : on se dit comment c'est possible qu'un président de la République s'adresse comme cela aux français, il y a quarante ans. Il n'y a plus l'ancien ou la personne qui a l'autorité et qui dit : il faut faire ça parce que c'est moi qui te le dis.

Les parents sont chrétiens mais les enfants ne le sont pas. Vous avez connu cela, et vous connaissez cela. Et combien culpabilisent, se font un problème de cette non-transmission de la foi : ils n'ont pas su faire, ils ont mal fait. Peut-être que fondamentalement, désormais, être chrétien, c'est comme dit l'Evangile : « Deux seront pris, un sera laissé ». J'entends être chrétiens non à cause des valeurs, ou à cause de la société. Il s'agit de gens qui ont un petit peu rencontré Jésus. Même si on ne sait pas trop ce que cela veut dire. Et dans une famille, on ne sait pas pourquoi, il y a en a qui ont un petit peu rencontré Jésus et pour d'autres cela ne fait pas sens. Pourquoi fait-on cette rencontre ? Je ne suis pas sûr de pouvoir répondre à cette question...

Mon point de départ : on ne fera pas machine arrière, ce n'est pas possible. Certains disent : il y a le retour du religieux. De fait, si on veut, d'un certain point de vue. Je dis : le retour du religieux n'est pas le retour de l'Evangile, ce n'est pas la même chose. Du coup, le retour du religieux ne prouve rien. On sait faire plus ou moins du sacré. Est-ce que ça marche ? Ce n'est pas sûr. Je note que beaucoup de ceux qui pensent que l'on peut faire quelque chose d'un point de vue quantitatif, c'est aussi certains milieux qui jusqu'à récemment étaient encore assez protégés contre la déchristianisation, contre l'ébranlement, la mobilité des pensées, des structures. A partir du moment où même ces familles-là sont touchées, ça change le discours. Je pense d'ailleurs que l'ampleur de ce qui s'est passé autour du mariage gay est largement dû à une panique. Une partie de la population a été paniquée parce qu'elle ne maîtrisait plus ce qui se passait alors qu'à peu près jusqu'à maintenant, elle avait maîtrisé.

Donc, je ne crois pas que la nouvelle évangélisation ce soit une question de reprendre du terrain, des parts de marché. Si ça ne veut pas dire cela, est-ce que cela

veut dire qu'il n'y a rien à faire ? Non, parce que de toute façon, l'évangélisation est toujours nouvelle. Il faut recommencer à chaque génération. Ce n'est pas évident. On parle d'un pays chrétien. Je ne vois pas comment un pays peut être chrétien. Un pays ne croit pas en Jésus, c'est impossible. Ce sont toujours des communautés qui sont chrétiennes, des communautés de chair et d'os. Dès lors, c'est toujours à recommencer. Comme l'éducation. Quelques-uns parmi vous sont ou ont été professeurs et connaissent les difficultés de l'Education Nationale ou de l'Enseignement Catholique aujourd'hui : la transmission des savoirs y représente epsilon, un petit pourcentage du travail du professeur. Le travail du professeur ce n'est pas d'abord la transmission des connaissances. De toute façon la transmission des connaissances est désormais l'affaire de nos machines – certes, il faudra apprendre à se servir des machines, mais la connaissance est là, disponible. La transmission des connaissances n'est plus le problème de l'éducation.

Dans ces conditions, qu'est-ce que nous avons à faire ? Annoncer l'Evangile et annoncer l'Evangile c'est toujours à recommencer. Y compris pour nous qui prétendons l'avoir reçu. Chaque matin nous sommes censés remettre l'ouvrage sur le métier. Parce que nous n'en avons pas fini de notre propre conversion. L'évangélisation, oui, est forcément nouvelle. Pour moi, c'est un pléonasme. Si Evangile signifie « bonne nouvelle » – ce n'est pas tout à fait vrai mais pas faux non plus : « bonne annonce », « bon message », *angelos* – si on traduit par bonne nouvelle, comme on le fait souvent, il ne faut pas s'étonner que la bonne nouvelle soit toujours nouvelle. Si elle n'est pas nouvelle c'est que ce n'est plus l'Evangile et il y a un problème. L'évangélisation c'est toujours nouveau, à recommencer. Ici on n'est pas dans une logique de reconquête. On est dans la logique même de l'Evangile.

Qu'est-ce que nous avons à faire si ce n'est pas regagner des parts de marché ? Plusieurs choses. Pourquoi sommes-nous croyants ? Il faudrait qu'on le sache, cela pourrait nous aider pour évangéliser. Souvent la question est : à quoi ça sert d'être chrétien ? Je réponds : à rien. Cette réponse est intempestive, insupportable. Dans notre société, les choses qui ne servent à rien ne valent rien. Et justement, je trouve que si nous sommes les prophètes de la gratuité, nous tenons un rôle, il n'y a pas grand monde qui tienne ce rôle dans la société. Déjà là, on sert à quelque chose – alors que je viens de dire qu'on ne sert à rien !

A quoi cela sert-il d'être chrétien ? Certains estiment que ça les tient dans une certaine morale qu'ils n'auraient pas autrement. C'est du moins ce qu'on m'a raconté à Madagascar et je veux bien le croire. Dans un récent n° des *RSR* sur le judaïsme et il y a un rabbin qui parle de la responsabilité que les juifs ont de porter la Torah. Peut-être n'ai-je pas bien compris ce qu'est la Torah. C'est possible. Mais si la Torah c'est l'impératif moral, l'impératif éthique, certes au nom du Dieu trois fois saint, alors là je suis kantien : je n'ai pas besoin de la Torah, de l'Evangile pour m'informer de ce que je dois faire ou non. (De fait, la Torah est non seulement l'impératif éthique, mais le respect de tous les commandements.) Je crois que la morale, ce n'est pas une histoire qui nous est dictée par Dieu. Dieu n'est pas contre la morale. La morale, ça nous est dicté, comme dit Kant, par quelque chose qui s'impose à nous, un impératif catégorique : ça s'impose absolument au nom de la conscience humaine.

Et d'ailleurs nous le remarquons tout le temps. Des gens viennent en préparation baptême-mariage. J'imagine qu'il y a parmi vous des gens qui participent ou qui ont participé à ce genre d'activité dans les paroisses. Nous recevons plein de monde. Pourquoi faites-vous baptiser votre enfant ? On a à peu près toutes les fois droit à : « Pour lui transmettre des valeurs. » Alors, vous avez des amis qui ne sont pas croyants ?

– Oui. – Ils ne transmettent pas de valeurs à leurs enfants ? – Si. – Et par hasard, les valeurs qu'ils transmettent à leurs enfants, ce ne serait pas exactement les mêmes que les vôtres, chrétiens qui faites baptiser votre enfant pour transmettre des valeurs ? – Si, ce sont les mêmes. – Alors pourquoi faites vous baptiser votre enfant ?

Il y a des gens qui estiment – cela pourrait être un débat – qu'il n'est pas sûr que la morale s'impose ainsi. Je n'en sais rien. Moi, j'ai tendance à penser que l'impératif moral a sans doute des relations avec l'Evangile mais, ce n'est pas pour l'impératif éthique que nous sommes chrétiens, je ne le crois pas.

Pourquoi est-on chrétien ? Pour témoigner qu'il y a des choses qui ne servent à rien et que ce sont peut-être les choses les plus importantes. Tout le monde a l'expérience de cela. Parce que tout le monde, d'une façon ou d'un autre, connaît un petit peu l'amitié, l'amour, la solidarité autour de lui. Tout le monde a déjà l'expérience que ces choses qui ne servent à rien sont les choses les plus importantes. On peut renvoyer au théologien luthérien Eberhard Jüngel qui a écrit deux volumes – le premier est philosophiquement un peu technique – il y a trente ans : *Dieu, mystère du monde*. Il dit : Dieu n'est pas nécessaire. Cela ne veut pas dire qu'il est optionnel ou facultatif ou sans intérêt. Il forge l'expression : « Il est plus que nécessaire ». Je n'aime pas bien parce que ces superlatifs sont toujours très dangereux pour parler de Dieu. C'est toujours plus, Dieu : il n'est pas sûr que ce soit très bien. Ceci dit, je crois que c'est chez lui que, pour la première fois, j'ai trouvé l'idée que le nécessaire pour parler de Dieu, ça ne va pas. D'ailleurs, nous serions des hommes de l'antiquité, comme Aristote, nous saurions que la l'utilité, c'est la définition de l'outil. Or Dieu est tout sauf un outil. Dieu n'est jamais un moyen pour le but. Par définition le but ne sert à rien puisque, au contraire, tout sert à aller au but. Et le but ne sert à rien. Avoir atteint le but, c'est avoir atteint la perfection, la sagesse, et il n'y a rien de plus. Ici, je suis dans une logique terriblement traditionnelle, selon l'Antiquité.

Je mets le doigt, quand je parle comme cela, sur la modernité ou une modernité. Je trouve qu'un certain nombre de nos petits soldats de la nouvelle évangélisation qu'assez spontanément nous appelons « tradis », ne sont en fait pas du tout tradis, ils sont hyper-modernes. S'ils connaissaient la tradition, ils ne se positionneraient pas comme ils le font.

Evidemment Dieu, ça ne sert à rien. Lisez St Thomas d'Aquin. Prétendre que Dieu, ça sert à quelque chose, c'est en faire un moyen en vue d'une fin. C'est en faire une idole. Si vous faites de la bonne théologie, évidemment Dieu, ça ne sert à rien. Cela ne fait aucun problème. Sauf quand on est sorti de ce monde antique. Je vous accorde qu'on ne pense plus du tout comme cela. Notre culture de l'utilité nous apporte certes plein de choses, mais, au nom de l'Evangile, on peut peut-être imaginer que la vie est autre chose que cela. Voilà le sens de mon expression qui développe quelque chose du côté de la grâce.

Grâce : il faut prendre ce mot dans toutes ses acceptations. La grâce, c'est d'abord peut-être ce qui se passe avec une danseuse : grâce, légèreté, beauté. Tout ce qu'on ne peut pas attraper, qui est là quand même, qu'on ne peut pas thésauriser, comme la manne. La grâce, c'est aussi la bonté, l'état de grâce. Le président de la République ou le roi qui fait grâce. La grâce, c'est le remerciement : rendre grâce. C'est bien sûr aussi la gratuité. Tout cela joue dans le mot grâce, que j'emploie aussi peut-être au sens théologique, (mais pas comme un gros mot, un mot technique dont on ne sait plus ce qu'il signifie) Dieu lui-même en tant qu'il se donne. Dieu ne donne pas des choses. Il ne donne même pas l'eucharistie.

(Ça fait partie des choses qui reviennent, qui sont curieuses. On fait action de grâce après la communion, action de grâce après l'action de grâce, c'est curieux. L'eucharistie, c'est l'action de grâce. Il faut s'interroger sur ce qu'on raconte. Dans l'eucharistie, pour dire merci à Dieu, c'est très curieux, il faut encore recevoir. Comment fais-je pour dire merci à Dieu ? Je tends les mains pour recevoir encore. Et je ne lui dis pas dans une perspective individualiste, dans une perspective moderne : merci, Seigneur, de venir habiter en moi. Je suis venu avec toute la communauté pour lui dire : merci de toute la vie, et parce que je crois en toi, je reconnais être un don de ta vie. Je viens à l'eucharistie pour lui dire merci de toute la vie, mais je ne lui dis pas merci pour le morceau de pain puisque le morceau de pain est ce qui me permet de lui dire merci. On a mis le projecteur sur les « saintes espèces ». L'eucharistie, ce ne sont pas les saintes espèces, c'est la manière de dire merci à Dieu.)

Certains disent alors : il n'y a plus qu'un humanisme et rien de plus. Non, pas tout à fait. D'abord, je ne suis pas sûr qu'il y ait tant d'ouvriers dans nos sociétés pour aider les gens à voir l'importance de la gratuité. L'Evangile a raison : il faut prier le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers à sa moisson. Je n'ai pas dit : des prêtres. Peut-être aussi. Non, des ouvriers, c'est-à-dire des gens qui annoncent la gratuité comme la bonne nouvelle d'un Dieu qui se donne gratuitement. Je pense qu'il n'y a pas tant d'ouvriers que cela. Même parmi nous. Je ne suis pas sûr que nous soyons si nombreux que cela à dire : nous annonçons le Dieu de la grâce. Ça sert à quoi ? A rien.

Tous les enfants poseront la question : ça sert à quoi ? A mon avis, on travaille pour l'immédiat si on répond par l'utilité mais pas pour le long terme, si on trouve des raisons pour dire à quoi ça sert. Parce que jusqu'à huit-dix ans, ça marche, la magie du Dieu qui donne. Après, ça ne marche plus trop. Pourquoi faisons-nous cela si ça ne sert à rien ? Il faut des ouvriers pour annoncer, pour aider les autres à avoir cette gratuité.

Je suis très impressionné – parce que c'est sans doute un des lieux où j'ai le plus la possibilité de m'en apercevoir – de ce qui se passe dans les réunions de préparation baptême-mariage, et de tous ces gens « croyants mais pas pratiquants », comme ils disent. Et qui au bout d'un moment, finissent par nous énerver. Dès lors qu'on a fait cinq ou six réunions, on connaît toutes leurs réponses par cœur : les valeurs, je suis croyant mais pas pratiquant, etc. Mais je constate que les gens ne sont pas que de mauvaise foi quand ils racontent ça. Cette phrase, elle fait sens. Ils n'ont pas les mots pour le dire. « Je suis très croyant mais pas pratiquant. » S'ils avaient les mots, ils diraient quoi ? Quelque chose m'a frappé dans une rencontre récente. J'avais mis les gens devant les questions : pourquoi vous mariez-vous à l'Eglise ? Pourquoi faites-vous baptiser votre enfant puisque ça ne sert à rien, puisque tous vos amis qui ne sont pas croyants, ils croient exactement aux mêmes valeurs que vous ? Il n'y a pas une protection spéciale pour ceux qui sont baptisés ou mariés. Statistiquement ils divorcent à peu près autant d'un côté que de l'autre. On fait quoi ? Un papa a pris la parole – ce qu'il a dit, c'est bien une réaction d'homme, de mâle – mais cela m'a bien intéressé. « Moi, mon petit, je le connais depuis quatre mois. Avant il était dans le ventre de ma femme. Il était un peu difficile de me le représenter. Moi mon petit j'ai fait sa connaissance il y a quatre mois. Eh bien, quand je vois comment je l'aime, je me dis : si Dieu nous aime comme cela, c'est extraordinaire. » Je ne veux pas faire de ce monsieur un père de l'Eglise. Mais c'est intéressant. C'est ça notre boulot : permettre aux gens d'accoucher de ce genre de choses. Et quand ils l'ont accouché : « Vous avez entendu ce que l'on vient de dire là ? » Ce n'est quand même pas rien avec des gens qui ne se connaissent pas, qui viennent pour préparer un sacrement et qui disent ainsi la gratuité... On pourrait multiplier les exemples. C'est un peu ça notre boulot.

Je reviens à la critique de l'humanisme. Quoi de spécial à être chrétiens si cela ne sert à rien, si nous ne sommes chrétiens qu'à vivre selon les impératifs de la morale, entendus de façon radicale, servir le frère. Dans ce service du frère, c'est là qu'est Jésus, c'est là que je le rencontre. Peut-être pas seulement, mais assurément, mais éminemment. Etre chrétien ne fait rien de spécial si ce n'est de vivre avec lui. Nous prétendons ne pas mener notre vie, mais la sienne.

Si on est disciple de Jésus, le seul chemin, c'est celui de Jésus. Tout le monde est d'accord. Quel est le chemin de Jésus ? C'est le chemin de l'effacement. Jésus disparaît. Et peut-être le sommet de cet effacement, c'est évidemment Mt 25. « J'étais nu et vous m'avez habillé. – Comment cela, Seigneur ? – Chaque fois que vous l'avez fait ou que vous ne l'avez pas fait, c'est à moi que vous l'avez fait ou pas fait. » Manifestement, il y a des gens qui servent le Seigneur sans le savoir, du moins si l'on en croit cette parabole. Ici, ça en remet une couche sur : c'est quoi l'évangélisation ? Puisque, finalement, n'importe pas tellement l'annonce du nom de Jésus. Il faudra bien peut-être qu'on y vienne un jour ou l'autre. Peut-être, sans doute. Mais je note que chaque fois que Jésus dit pourquoi il est venu dans les Evangiles, jamais il ne dit : « C'est pour que vous connaissiez Dieu, c'est pour que vous croyiez en Dieu. » Jamais. « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10,10). « Je suis venu non pour juger mais pour sauver. » Mais jamais il n'est venu pour qu'on connaisse le nom du Père. C'est quand même curieux.

Mais si avons à évangéliser, peut-être pourrions-nous nous dire : replongeons-nous dans la mission de Jésus. Quelle est sa mission ? Que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. C'est dans ce sens que j'ose dire que peut-être l'institution – pas seulement l'évêque, mais notre paroisse, notre groupe –, ce n'est pas important. C'est important pour autant qu'il nous faut des ouvriers à la moisson. Je crois à cette prière. Mon évêque dit : il n'y a pas beaucoup de prières de Jésus. Jésus dit pourtant qu'il faut prier notamment pour qu'il y ait des ouvriers pour la moisson. Seulement lui, il comprend que les ouvriers ce sont les prêtres. Moi, pas forcément. C'est une prière de Jésus. Et ça mérite qu'on l'écoute et que nous priions effectivement pour qu'il envoie des ouvriers à sa moisson. Si les ouvriers ce sont ceux qui annoncent cette gratuité et qui ne se cassent pas la tête pour le reste : peut-être est-ce le plus important.

Vous avez évoqué Kant, la morale naturelle qui s'impose de fait. Cela a été utilisé idéologiquement par exemple au moment du mariage gay.

Il faut faire attention à ce que l'on entend par morale naturelle. Je crois que l'impératif moral c'est ce à quoi chaque citoyen, chaque personne est convoquée. Qu'il y ait une part d'éducation à la morale, j'en suis convaincu. Mais aussi chacun sait assez spontanément ce qu'est un gentil, un méchant. Evidemment, quand on a trois ans comme quand on en a soixante, on ne se met jamais spontanément du côté des méchants. On ne raconte jamais un conflit dans l'habit du bourreau. Si je vous demande aux uns et aux autres de penser au dernier conflit que vous avez vécu et de nous le raconter, vous verrez : vous ne le raconterez pas du côté du bourreau. Parce que personne d'entre nous ne va dire : « Je l'ai bien fait souffrir et alors qu'est-ce que je suis content. » On raconte toujours le conflit à son avantage, c'est-à-dire en se mettant du côté de la victime. C'est systématique. Ça veut bien dire, et on le voit avec le petit enfant dès trois ans, il a compris – certes, on va l'aider à grandir, à mettre de l'eau dans son vin – que nous avons une idée du bien et du mal. Lorsque Kant réfléchit à d'où ça vient, il ne veut pas faire tomber ça du ciel. Il dit : c'est la loi morale au fond de moi qui s'impose. Je

pense comme cela : je crois que la loi morale s'impose. On la respecte, on ne la respecte pas, on est plus ou moins éduqué là-dedans. Que l'Evangile nous aide à éduquer moralement, c'est une évidence absolue. Et les sociétés religieuses ont aidé à éduquer les gens. Mais lorsque la société n'est plus religieuse ? Je ne dis pas qu'on ne puisse pas se servir encore de l'Evangile, mais je crois que même si on ne sert de l'Evangile, il faudra d'abord enlever : c'est le petit Jésus qui t'a puni, c'est le petit Jésus qui te regarde, etc. Je crois qu'on l'a à peu près enlevé. Il faudra bien montrer que mon copain qui ne croit pas en Dieu, ce n'est pas à cause de Jésus qu'il a une morale. Il faudra bien dire quelque chose.

La morale naturelle dans le discours qu'on a entendu, c'est tout et n'importe quoi. Les gens mélangeant tout. Ils mélangeant la morale de la nature et la morale rationnelle. En bonne théologie, la morale naturelle, c'est la morale qui vient de la raison, ce n'est pas la morale que l'on voit dans la nature. Si jamais il y a une morale naturelle, elle est immorale, car la loi de la nature c'est la loi du plus fort, ce qui est profondément immoral. Il n'y a pas de morale naturelle au sens d'une morale qui découlerait de la nature. La nature nous enseigne quoi de bien ? Je ne sais pas. Ici, cela ne prouve rien. Si la nature s'impose, je ne sais pas pourquoi on guérit ceux qui sont malades. C'est contre nature. Il ne faut pas mélanger. Le mot « morale naturelle » qui est employé dans l'Eglise au sens d'une morale qui vient de la raison et pour laquelle on n'a pas besoin de la révélation pour accéder à ses résultats, dans une pensée qui contre-distingue révélation et raison, cette morale-là ce n'est pas la morale qui viendrait de la nature, mais de la raison.

Quelle est la différence entre cette morale-là et la conscience que l'on a des choses ? Ne dit-on pas de la conscience que c'est la présence de celui que l'on nomme Dieu en nous ?

L'impératif catégorique, c'est le « sanctuaire de la conscience », comme dirait *Gaudium et spes*. Que veut dire que c'est Dieu en nous ? Dire cela relève d'un acte de foi. On n'est pas dans la description. Vous dites : c'est la présence de Dieu en moi. Je ne sais pas si j'irais jusque-là. Il suffit peut-être de dire que l'homme est créé à l'image et ressemblance de Dieu ou que l'homme est un être vivant parce qu'il a reçu l'Esprit saint, le souffle de vie. Oui, nous croyons que l'homme est habité par Dieu, qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas. Ce que je vois par-dessous, c'est une autre question qui traumatisé un peu la société et le fait d'être croyant dans notre société. C'est la question de l'action de Dieu. Est-ce que Dieu agit dans notre monde ? Est-ce qu'il agit dans ma conscience. C'est un sujet grave que je ne vois travaillé par aucun théologien. Les livres sur la Providence, je n'en connais pas un qui traite vraiment du sujet. On sait tous raconter l'histoire de la Providence, la crise de la Providence. A savoir : nous sommes sortis d'un monde religieux, du monde de l'autorité. Cela veut dire : Dieu ne se vit plus dans le monde. Voir la fameuse boutade du physicien Laplace qui présente son système du monde à Napoléon. « Et Dieu dans tout cela ? demande Napoléon – Dieu, sire, hypothèse inutile. » Nous sommes tous d'accord là-dessus. Qui d'entre nous met Dieu au fond de l'éprouvette ou au bout de la lunette astronomique ? C'est une révolution incroyable. Les premiers qui ont raconté cela, ce sont des gens comme Galilée puisqu'évidemment quand on se met à regarder dans une lunette, on ne voit pas Dieu. On comprend que la crise de l'affaire Galilée soit une crise terrible et une crise théologique. Ça ne concerne pas le paysan – l'Europe est encore à 90% rurale – qui continue sa vie.

Aujourd'hui, à peu près personne ne voit Dieu débarquer au coin du bois. Et nous, nous continuons à avoir un discours – nous sommes un peu obligés – où Dieu intervient

dans le monde : il faut voir la présence de Dieu dans sa vie. Ça veut dire quoi ? Je crois que c'est très important de dire notamment qu'il donne, si je veux rendre grâce et donc de continuer à avoir un discours du Dieu Providence. Vous remarquez : on ne prêche plus sur la Providence. Evidemment, on est coincé. Qu'est-ce que cela veut dire que Dieu est provident ? Il y a encore quelques personnes qui s'en servent quand elles sont traumatisées. Merci mon Dieu, j'en ai réchappé. C'est juste dommage pour les 120 qui n'en sont pas réchappées ! Et du coup, on est coincé. C'est un défi pour nous aujourd'hui : qu'est-ce que cela veut dire une Dieu provident, un Dieu qui agit, une Dieu présent dans la conscience de tout homme ?

Maintenant que j'ai problématisé, il faut essayer d'apporter un brin de réponse. Première chose : la question est rendue encore plus difficile parce que nous nous posons la question de réussir notre vie. Nous avons soin que nos enfants réussissent leur vie. Je ne suis pas sûr que l'on se posait cette question au Moyen-Age, au XVIII^e siècle et même au XIX^e dans les campagnes. Les gens n'étaient pas là pour réussir leur vie. Ils étaient là pour vivre, avoir des enfants et essayer d'éviter la maladie et la famine. Si je dis cela, c'est aussi parce que ça dit pourquoi on a du mal. Nous pensons la vie sur le modèle de la réussite. Alors, patatras, « qui veut sauver sa vie, la perdra. » Le modèle de la réussite n'est pas le modèle évangélique. C'est dur à entendre. Si vous avez des enfants en Terminale, quand je vois les parents préparer les dossiers pour l'entrée dans les grandes écoles, et si possible les meilleures, je suis affolé. Si je leur dis cela, je leur donne mauvaise conscience, je les mets mal à l'aise mais en même temps... Cette réflexion sur la réussite a pour but de critiquer ce que nous attendons de la Providence : réussir sa vie, comment cela va nous aider ? Je ne suis pas sûr que cela soit la bonne piste.

Deuxième chose. Croire en un Dieu provident, cela veut dire justement que nous interprétons notre vie comme une réponse, comme un don. Il n'y a pas que les chrétiens qui font cela. C'est peut-être cela être croyant. Le croyant c'est celui qui comprend la vie comme quelque chose qui lui est donné. Sur mon faire-part d'ordination diaconale j'avais écrit comme petite citation, une phrase de Maurice Blondel – on m'avait dit : on met une parole d'Evangile, pas un philosophe –, et une parole biblique, de saint Paul : « Qu'as-tu que tu n'aises reçu ? ». Un papa de l'aumônerie m'a répondu : « Mon salaire. » Celui qui dit : « Rien, je n'ai rien que je n'aie reçu », c'est peut-être cela un croyant. Alors nous sommes complètement dépendants du Dieu provident mais pas au sens du magicien qui fait ceci ou cela. Alors, oui, l'Esprit habite le cœur de tout homme. Mais ce n'est pas de l'ordre de la description. Ça veut dire que cela ne s'oppose pas à ceux qui disent : « Non, il n'y pas de Dieu là-dedans. » C'est une interprétation de l'existence humaine. Elle n'est pas plus sotte que l'autre qui est aussi une interprétation, mais qui elle est en partie plus sotte dans la mesure où, de toute façon, même si ce n'est pas de Dieu, il n'y a pas grand-chose que nous avons que nous n'ayons pas reçu. Qu'est-ce que nous serions sans ce que nous avons reçu de tous les autres ?

Voilà comment je m'en tire pour la Providence, mais avec une théologie d'une espèce d'inaction fondamentale de Dieu, ce qui est normal puisqu'il ne sert à rien.

Le tragique. Celui qui a perdu sa compagne dans les attentats récents, qu'est-ce qu'il dit ? Je n'ai rien à dire. Je ne vais pas réclamer quelque chose puisque j'ai tout reçu...

Il y a plusieurs choses. Vous posez la question du mal. J'espère bien que Dieu n'est pas mêlé à cette sale affaire. Où est Dieu ? Ici, il faut lire ce petit texte : Elie Wiesel, *La nuit*. Récit d'Auschwitz. Il raconte cette histoire terrible. Un prisonnier à disparu. On décide d'exécuter un certain nombre de personnes dont un enfant. Tout le monde est

obligé d'assister à l'exécution. Les adultes pendus meurent assez vite puisqu'avec leur poids la corde serre et c'est réglé. Mais l'enfant est trop léger pour mourir : il agonise pendant des heures sous les yeux des détenus du camp qui ont l'obligation de regarder. Quelqu'un dit : « Où est Dieu ? » Soit il n'est pas là. Dieu est mort à Auschwitz. C'est peut-être vrai. Soit c'est celui qui est en train de mourir. Soit c'est eux qui sont les témoins de cette horreur et qui se révoltent, même s'ils ne peuvent rien faire. Une des plus belles choses que j'ai lues : le petit livre de Jean-Baptiste Metz, *Memoria passionis*, le plus beau texte de théologie sur le mal.

Ça ne sert à rien. Mais si on a tout reçu, ça sert à tout.

Vous avez enlevé un petit morceau de l'argument. Ce n'est pas de l'ordre du constat, c'est de l'ordre de la compréhension que j'ai de l'existence, de l'interprétation que je lui donne. Je serais mené à tenir le syllogisme si j'étais dans le constat : je serais amené à la contradiction. J'interprète ma vie comme étant don et j'essaie de répondre. Mais je sais bien que ce n'est pas de l'ordre du constat. Je continue à faire un récit sur ma vie. Je prends ma vie comme une parabole. Ma vie parle d'autre chose que ce que tout le monde constate. Le niveau de la description et du constat, c'est que Dieu n'est pas là. Dieu n'est pas au bout de l'éprouvette ou de la lunette. Il n'est pas ici ou là. C'est le premier degré. Le premier degré fait sens. On a même construit sur la route entre Jérusalem et Jéricho une auberge pour que vous puissiez, touristes, aller donner un peu de sou, et boire un verre. Ça marche, le premier degré : ça n'a jamais existé. Le premier degré de notre parabole, c'est notre vie.

Mais nous estimons que vivre, ce n'est pas que vivre. On n'est pas les seuls à faire cela. Dès qu'on aime quelqu'un, c'est ce qui se passe. Je ne connais personne qui pour dire qu'il est amoureux, produit à son partenaire l'analyse biochimique des réactions hormonales. Nous sommes obligés pour dire que nous sommes amoureux d'employer des mots ridicules. « Ma colombe ! » C'est dans le *Cantique des cantiques*... Et alors ? Ce n'est pas vrai qu'elle est ma colombe ? Bien sûr que c'est vrai. Vous voyez que l'interprétation n'est pas compatible avec le constat mais que les deux fonctionnent très bien ensemble et qu'il n'y a aucun problème. C'est ce qui se passe dans la foi. Il ne faut pas mélanger les deux niveaux. Si on veut essayer de dire quelque chose sur Dieu, le style de la description est perdu d'avance, car Dieu n'est pas un objet intramondain que l'on peut avoir sous la main. Le langage de l'amour ou celui de la poésie sont les seuls capables de dire Dieu.

St Thomas d'Aquin n'aime pas bien cela parce que c'est un philosophe. Depuis Platon, on dit que les poètes ne disent que des choses fausses sur Dieu. Ce n'est pas faux. Mais quand même, ils ont l'intérêt d'en parler. Alors Thomas d'Aquin fait comme Platon, il cherche à purifier le langage sur Dieu. Platon n'y arrive pas mal. Dans la *République*, il donne des indices : « Quand on parlera de Dieu, on devra toujours dire qu'il est meilleur plutôt que tout puissant. » Ce n'est pas mal ! Il avait vu qu'il y avait un problème entre la toute-puissance et la bonté. Il faut enseigner Platon au catéchisme : c'est le b-a, ba. Aristote, c'est encore mieux. Il définit Dieu comme l'amour. « Il meut comme le désirable. » Voilà comment Dieu agit. St Thomas poursuit l'effort philosophico-théologique pour purifier le discours sur Dieu. « Ma colombe », ça ne va pas. Le meilleur pour dire Dieu, c'est « Être ». Il est content, il a trouvé. Non, il y a encore mieux. Quoi ? Le tétragramme, les quatre lettres de Yahvé qui justement ne peuvent pas se prononcer. Si ça n'est pas un pied de nez à sa rationalisation ! C'est ma lecture de Thomas. Il pousse le plus loin possible la rationalisation, la purification philosophique du nom de Dieu, pour

qu'on arrête la poésie... Et justement, quand il tombe sur le mot « être », il dit : « Non, il y a quelque chose de mieux. Quelque chose qu'on ne peut pas prononcer. »

Vous pointez ce que je n'arrive encore pas bien à formuler. Mais c'est dans cette direction qu'il faut aller.

Alors on ne peut plus parler de Dieu ?

Quand on dit Dieu, je ne sais pas si on dit Dieu. Il ne faut pas en conclure qu'on ne peut plus parler de Dieu. La question est : quand l'avons-nous visé ? C'est justement parce qu'il est indisponible, qu'il n'est pas là sous la main, qu'on est coincé. Mais c'est cela l'amour, ce que l'on connaît avec le conjoint, avec nos enfants. C'est Khalil Gilbran : « Vos enfants ne sont pas vos enfants. » C'est vrai. On les avait fait pour cela. Et ce n'est pas ça. De nos enfants nous sommes obligés de dire : ce n'est pas ça. Au sens où : ce n'est pas ce que j'avais prévu, ce que j'avais en tête. C'est toujours autre chose. Pour Dieu aussi, et encore autrement. Toujours autre chose. Autre chose plutôt que plus.

J'ai un peu lu Platon : les superlatifs, c'est ce qu'on dit quand on n'a rien à dire. Au début du *Sophiste*, on présente à Socrate un étranger. Pour le présenter, on fait son CV. Socrate ne se laisse nullement démonter : ça doit être un dieu ! Dieu, ce n'est jamais ça. C'est comme cela que je lis les écritures. Elles sont toujours en train de dire : ce n'est jamais ça.

On peut dire ce que ce n'est pas mais pas ce que c'est.

Même pas sûr. Nous aurions une liste de choses qu'il n'est pas, nous ne serions pas plus avancés. Je préfère dire : ce n'est jamais ça. Parce que le « tout-autre » c'est encore quelque chose. Ce n'est pas comme cela que nous fonctionnons. Nous fonctionnons en le désignant. La désignation biblique est multiforme. C'est le « tu » de la prière. Pour le coup, c'est l'impératif de la loi. C'est aussi la voix de la prophétie, la sagesse... Mais jamais ce n'est ça. Nous avons besoin de dire quelque chose, mais chaque fois que nous allons le dire, ce n'est pas ça. C'est ce que je comprends comme l'interdit de l'idole, l'interdit de la représentation. Nous sommes dans l'idolâtrie, dès que l'on dit : c'est ça. C'est pour cela que le catéchisme, c'est idolâtrique. On fabrique beaucoup de non-chrétiens en faisant du catéchisme. On est censé dire ce qu'est Dieu. Comme c'est justement ce qu'il ne faut pas faire, c'est très embêtant.

Nous ne sommes plus dans un monde religieux. Ils croyaient à ce à quoi on ne croit plus. C'était pratique. A Madagascar, sur les hauts plateaux, régulièrement les morts ont froid. Il faut aller changer leur linceul. On appelle cela le retournement des morts. C'est en réalité une mesure hygiénique pour que cela ne se décompose pas partout dans le tombeau. Il faut faire un peu de ménage. Comment sait-on que le mort a froid ? Son esprit prévient quelqu'un qu'il a froid. Dans les rêves : ce sont les lieux où les esprits nous parlent. D'une certaine manière, nous ne sommes pas très libres par rapport à cela. Nous avons nous aussi notre mythologie : les rêves ont aussi une signification qui ne nous laisse pas forcément très libres. Pour eux, dans une société religieuse, cela ne fait pas problème que les ancêtres soient ceci, disent cela. Mais à partir du moment où nous ne sommes plus dans une civilisation religieuse, où Dieu ne se rencontre pas à chaque coin de porte, nous disons qu'il faut sans cesse marcher en sa présence. Comment faisons-nous ? Justement, on est obligé de raturer. Mais d'abord on a écrit quelque chose. Ce n'est pas ça. Mais c'était bien de l'écrire.

Vous avez des experts pour cela. Si certains ont lu Thérèse d'Avila, elle est toujours en train de dire le contraire de ce qu'elle vient de dire : de s'amuser, de se moquer, de se rétracter. C'est exactement ça : un peu pour la première fois au XVI^e siècle, Dieu n'est plus disponible en Europe. Pas encore pour tout le monde. Mais Thérèse est un peu cultivée, elle sait lire. Elle est d'une famille de « conversos » qui pour exister veulent leur place au soleil. Elle est aux avant-postes. Tous ses frères, sept je crois, sont partis aux Indes, sont conquistadors. Ce sont des aventuriers. Ils n'ont pas d'argent, un peu plus que la moyenne malgré tout. Ce n'est pas qu'un problème financier. Cette femme-là, dans le contexte où elle est, la religion qu'on enseigne : ce n'est pas ça. Pour des femmes, ça va bien de réciter le Pater et l'Ave Maria, dit-elle sans le croire. Parce que ce n'est pas ce qu'elle veut mais c'est ce que l'on enseigne. Si elle dit le contraire, elle va avoir des problèmes. Elle dit donc : ça suffit, pour nous, pauvres femmes que nous sommes, de réciter des Pater et des Ave. Mais pour expliquer ce qu'elle vient de dire, elle va dire exactement le contraire.

Stratégies pour arriver à dire Dieu là où il n'y a plus de place pour le dire dans un monde sans Dieu. Il faut que nous soyons roublards pour parler à Dieu, non qu'il faille le rouler pour l'attraper mais pour que nous ne soyons pas attrapés par l'idole, il faut que nous soyons des roublards. C'est un peu cela aussi la catéchèse. Avec des CM1 par exemple, je vous conseille de lire la création du monde de Gn 1 ou 2-3. Vous verrez les questions sur le rapport science et foi qui faisaient hurler Pie XII et condamner Teilhard de Chardin. L'enfant de huit, ce sont des questions qu'il pose. Il ne parle pas du principe oméga mais il a parfaitement intégré que Dieu n'a pas créé le monde en sept jours et qu'il ne faut pas lui raconter d'histoires. Il faut faire la catéchèse avec ça. C'est notre défi. C'est passionnant.

Donnez nous des exemples concrets. Qu'est-ce que vous dites à ces enfants ? Non pas à propos de la création, mais à partir du constat : Dieu n'est pas là. Mais s'il vous demande, où est-il, comment va-t-on le reconnaître ? Vous dites quoi ?

Il vaut mieux que ce soit lui-même qui réponde. Parce qu'il en a déjà l'expérience. Tu dis que Dieu, on ne le rencontre pas, c'est vrai. Est-ce que c'est vrai ? Tu ne l'as pas déjà rencontré. Sur un groupe de dix, il y en a toujours un qui vous raconte : une prière, une consolation – certes ce sont les mots du mythe, de la poésie – mais c'est vrai, c'est ce qu'il a vécu. Nous-mêmes nous en sommes là. C'est ce que nous avons vécu. Que puis-je en dire de plus ? Je n'en sais rien. Si je veux en faire quelque chose comme deux et deux font quatre, ça c'est sûr que je n'y arriverai pas. Récemment, j'ai raconté l'histoire de Joseph et de ses frères. On était embêté : comment Dieu peut accepter que des frères se déchirent ? C'est embêtant, je dis : en plus il nous dit qu'il faut aimer nos ennemis. Non, là, ce n'est pas possible. Une me dit : « J'avais une copine, enfin pas ma copine parce qu'elle m'ignorait tout le temps. Aujourd'hui, c'est ma meilleure amie. » Je ne lui ai pas soufflé les mots. Je ne dis pas que c'est Dieu qui fait cela. Comme nous tous, ils ont des expériences de choses inattendues, qui ne relèvent pas du lien de cause à effet, du constat. C'est quelque chose que l'on a fait dans la vie. Je crois que l'on peut dire des petites choses comme cela.

Si vous lisez Gn 1 et vous leur faites remarquer – ce que tous les exégètes savent et pas seulement eux – qu'à chaque fois que Dieu finit quelque chose il dit « C'est bon » et à la fin : « C'était très bon. » Il est content de lui, il manque un peu d'humilité. Et puis, pourrait-il faire une chose et que ce ne soit pas bon ? C'est curieux. Soit Dieu est Dieu et ça va être bon. Soit Dieu n'est pas humble... Et si ce « C'est bon » était une espèce de

déclaration d'amour ? Alors cinq ou six fois dans le texte de la création on nous glisse, « C'est bien, je vous aime. » Alors le récit de Gn 1 est un récit d'alliance. Si nous lisons la création comme une alliance ou une bénédiction (non comme un récit de création au sens du comment ça s'est passé, mais une affirmation de ce que ce monde est bon pour l'homme aux yeux de Dieu, est promesse de bonté de Dieu pour l'homme quoi qu'il en soit du mal), je n'ai pas peur qu'à quinze ans ils mettent cela par-dessus bord parce que je leur aurais raconté des histoires. On a des possibilités, y compris avec les enfants.

J'ai toujours fait de l'aumônerie, mais du catéchisme avec des primaires, je n'en fais que depuis quatre ans et je me régale parce qu'ils sont assez nature – quand ce n'est pas le cas, ça se voit. Et ils sont drôles à réfléchir entre eux comme on réfléchit à huit ou neuf ans. Ça ne marche pas si mal que cela de ne pas faire croire que le discours du mythe c'est un discours qui raconte autre chose. Ils vont prochainement lire le buisson ardent. Je propose de lire le texte comme une énigme. C'est d'ailleurs ce que dit Moïse : « Qu'est-ce que c'est que cela ? » On va faire comme Moïse. Il faut décoder l'énigme. C'est le sens du texte : qu'est-ce que cela veut bien dire le nom de Dieu, un Dieu qui s'occupe du peuple ? Si on arrive à montrer que le plus intéressant, ce n'est pas qu'un buisson brûle sans se consumer mais que c'est comme un signe de piste – ici : énigme –, on apprend à articuler les différents niveaux de la parabole : Le peuple est réduit en esclavage mais Dieu s'en soucie. Au niveau du constant : il n'est pas là. Attention, c'est un peu plus compliqué que cela. Comment ça marche nos vies ?

C'est un peu compliqué avec les enfants, mais ça marche. Avec les préparations baptême-mariage, dès que quelqu'un est tombé amoureux une fois dans sa vie, ce n'est pas compliqué de lui montrer que dans la vie il y a des énigmes qu'il faut commencer à regarder parce que c'est là que c'est intéressant.

Et quand Jean nous dit : « Dieu est amour » ?

Je reviens à ces gens qui font baptiser leurs enfants pour leur transmettre des valeurs. Quand je lis l'Evangile, Jésus n'est jamais du côté des gens qui ont des valeurs. C'est embêtant. On fait baptiser nos enfants pour qu'ils aient des valeurs et Jésus n'est jamais avec les gens qui ont des valeurs. Il y a un hic. Voir Zachée. Il est venu pour ceux qui n'ont pas de valeur. Dernière préparation au mariage : qu'est-ce qui nous reste ? Une des épouses dit : « C'est comme nous, quand on s'aime, on fait plus de choses. » Je traduis : « Quand on s'aime, cela permet de faire des trucs dont on ne se serait pas douté qu'on pouvait les faire. » Si vous avez eu des enfants malades, vous le savez. Alors « Dieu », ça permet de faire des choses qu'on ne se pensait pas capables de faire. Elle n'en était pas arrivée là.

Une personne a alors dit : « C'est l'amour et l'amour c'est une valeur. » Je ne crois pas, je résiste à cela. L'amour c'est la fin des valeurs. Voir ce qui s'est passé avec le synode sur la famille. C'est au nom des valeurs que certaines amours ne sont pas reconnues. C'est au nom des valeurs que nous n'arrivons pas à dire l'amour de Dieu pour tous, indépendamment des questions compliquées – communier, ne pas communier, etc. « Dieu est amour » est une formule dont nous sommes contents parce que nous sommes arrivés, comme St Thomas tout à l'heure avec Dieu. Son meilleur nom c'est « Être » ? Oui ? Non, parce que ce n'est pas possible : cela devient à son tour une idole. Mais si on dit « amour » on n'a pas dit cette idole, on essaie d'être sur un registre qui renverse tout, qui met du désordre. Pourquoi pas ?

Ce qui m'ennuie c'est que l'amour, on pense que c'est ce qui fait que ça va bien. Ce n'est pas complètement faux. Mais quand Jésus aime, ça met le monde en crise : ça ne va

pas très bien. Il faudrait donc s'entendre sur le mot magique. Est-ce que l'amour c'est fait pour que ça aille bien ? Certes, c'est mieux que la haine. Mais « Je suis venu mettre le feu sur la terre. La belle-mère sera opposée à la bru, la bru à la belle-mère, etc. »

Dans notre vocabulaire, les valeurs ce sont toujours les choses positives, qui justement ont de la valeur. Avec Jésus, quand il aime, ça met le désordre. A tel point qu'il vaut mieux s'en débarrasser, c'est ce qui se passe. Nous le savons : nous nous débarrassons de ce qui ne va pas. Je ne suis pas certain d'être content d'avoir un meilleur mot, même si évidemment, c'est l'un des meilleurs. Mais là encore, j'ai envie de dire : pas ça. Mais il y a aussi des amours qui sont vécus comme ce qui met du désordre et qui ont fait grandir les gens. Le désordre : ça bouleverse, ça fait faire des choses pas prévues, pas même pensables. Au bout d'un moment on ne sait plus rien. Mais c'est très bien. Peut-être est-ce cela qu'il faut faire. Ne plus rien savoir et apprendre aux enfants à aussi ne pas savoir. Non pas pour les fragiliser, mais au contraire parce que c'est comme cela qu'ils auront une colonne vertébrale pour ne pas avoir peur de ne pas savoir.

Je voudrais revenir à ce que vous avez dit de l'effacement. Le chemin de Jésus, avez-vous dit, est un chemin d'effacement. Je vous ai lu : « La logique même de l'Evangile nous conduit à son effacement, à la sécularisation. » Aujourd'hui, comment vivre l'effacement, l'accepter, compte-tenu de ce que nous dit l'Eglise, la hiérarchie ?

Vous avez remarqué : depuis trois ans, c'est un peu plus respirable. C'était une des premières sorties de François : aller jeter cette couronne de fleurs à Lampedusa. Ça sert à quoi ? Il en est mort des centaines et des milliers depuis. Son geste est ridicule, ça ne veut rien dire, mais en même temps... Il rend les choses autrement respirables. D'abord parce que les discours avec lesquels on n'était pas en accord ne peuvent plus s'exprimer de façon aussi « décomplexée » comme on disait. On est revenu à un peu de pudeur. Il ne nous faut pas devenir des papolâtres. Il faut dire aussi que certaines choses qu'il dit et qu'il fait ne vont pas. Mais ce souci de mettre les pauvres devant – même si c'est un communicant hors pair –, ça va aller du côté de l'effacement.

Je n'ai jamais été ami avec Mère Theresa. Sa théologie m'a agacé. Du moins jusqu'à ce qu'on apprenne qu'elle avait toujours été dans la nuit. Ça change les choses. Mais il y a une chose pour laquelle je veux bien lui décerner le titre de témoin de l'Evangile au XX^e siècle. Qu'a-t-elle fait ? Elle s'est assise à côté du moribond pour qu'il ne meure pas seul. Inefficacité totale. Qui d'ailleurs lui a été reprochée... On lui a reproché ses mouroirs. Que voulez-vous ? En Inde on meurt à la pelle. Elle est là, elle tient la main et c'est cela qui compte. Ça ne sert à rien.

Pourquoi dites-vous que cela ne sert à rien ?

Parce que le type est mort.

Soit mais son objectif était qu'il ne meure pas seul. Il n'est pas mort seul. C'est ça qui est le plus important.

Oui. Mais le plus important, c'est qu'elle s'est faite de cette façon-là la grande parabole de Dieu. Il s'assied et il nous prend la main. Je suis toujours aussi triste, aussi moribond. Et même, je passe de l'autre côté. Mais, il est là.

Pour moi c'est l'essentiel.

Ma question c'est de savoir si nous devons parler de cela en termes d'efficacité. C'est particulièrement inefficace en termes de santé. On a tellement la rhétorique de l'efficacité dans notre société, que cela m'intéresse de mettre un pied dans la porte. C'est vrai que ce n'est pas très rentable et efficace et que justement c'est témoin d'une gratuité. Alors si trop vite je le récupère avec le vocabulaire « c'est très important » – ce que je crois –, si trop vite je le réhabille avec le vocabulaire de l'efficacité, je risque de perdre la force prophétique. Si je range dans le « ça sert à quelque chose », je le rends inodore à une civilisation pour laquelle ne sont acceptables que les choses qui servent à quelque chose.

Cette formule « ça ne sert à rien », il faudrait se mettre d'accord sur une critique cette société qui juge que valent des choses qui pour nous n'ont pas beaucoup de valeur. On a l'air de sacrifier à cette conception. Il faut certes éviter de transformer les valeurs de gratuité en ayant l'air de les classer au même niveau que les autres. C'est délicat. Jésus, comme mère Theresa, n'avait pas appris à dire Dieu. Il a mis les gens, en s'y mettant lui-même, dans une attitude où une expérience de Dieu se fait. Evangéliser c'est essayer de vivre dans cette attitude-là.

Ma manière d'articuler les choses peut ne pas convenir à tel ou tel. Je dis : ce n'est pas ça. Et le coup suivant, je dirai encore : ce n'est pas ça. Il y a place pour une diversité de manières d'exprimer. J'insiste : l'idée que nous avons que vivre c'est réussir notre vie. Qu'est-ce donc que réussir sa vie ? On pourrait étudier les slogans et affiches des services diocésains des vocations depuis quarante ans. Pour valoriser la vocation, il faut en parler en ces termes : « Un chemin pour réussir sa vie ? », super-slogan pour la prochaine campagne, n'est-ce pas ? Ça marcherait. Qu'est-ce que ça veut dire : j'ai réussi ma vie ? Est-ce cela l'important ? Tous les livres de développement personnel, je ne sais pas si c'est l'Évangile.

Un copain du séminaire a été ordonné et a quitté le ministère. Parmi les choses qu'il dit : je crevais d'être tout seul, je n'en pouvais plus. La tentation du suicide était là. Réflexion d'un vieux professeur de séminaire : « Qu'est-ce qu'il croit ? Qu'on est là pour être heureux ? » Tous nous pensons et nous apprenons à nos enfants que l'important c'est d'être heureux. Je ne suis pas sûr que ce soit le but. Si on l'est, tant mieux. Etre heureux, ce n'est peut-être pas ça non plus. Qu'a-t-on en tête ? Justement on va découvrir que c'est encore autre chose. On le voit avec ceux qui reçoivent des tuiles sur le coin de la figure. Un couple, dont la femme a un cancer depuis dix ans : depuis dix ans, rechute, rédemption, rechute, rédemption. Ça veut dire quoi : être heureux ? Réussir sa vie ? Là je pense, cette manière de parler qui nous est tellement connaturelle, elle est insensée, elle ne marche pas du tout. Je ne dis pas qu'il ne faille pas chercher le bonheur – voir le psaume : « Beaucoup demandent : qui nous fera voir le bonheur ? » C'est magnifique. Mais est-ce la bonne question ? C'est pour cela que je met permets d'insister sur « Ça ne sert à rien ». Nous pouvons nous poser la question. Peut-être est-ce de la mauvaise philosophie. Mais pour le jeune qui a quinze ans aujourd'hui en Syrie, ça veut dire quoi ? J'ai travaillé pendant neuf ans dans la formation des séminaristes. La justification de leur statut de séminaristes, du fait qu'ils continuaient et qu'ils estimaient avoir raison de continuer, c'est qu'ils étaient heureux. Bien sûr. Chacun d'entre nous qui avons tenté de durer dans une parole donnée, sait que le critère n'est plus tout à fait suffisant. Peut-être passera-t-on à autre chose ? Pour ces séminaristes, c'était une manière de se rassurer. C'était un indice : comment savoir si on tiendra toute sa vie ? Est-ce suffisant ? J'emploie

ce vocabulaire pas seulement parce que c'est le vocabulaire négatif de la grâce – ce n'est pas rien – mais aussi pour nous défaire de nos habitudes.

Transcription : Loïc de Kerimel, revue par Patrick Royannais

ANNEXE : réflexions de Patrick Royannais autour du travail fait sur le livre de J.-A. Pagola, *Jésus, approche historique*.

Il y a un fossé entre ce que l'analyse historique (judaïsme du 1^{er} siècle, lecture des évangiles, archéologie, histoire du dogme christologique, etc.) permet de savoir et la prédication ou la catéchèse sur Jésus.

Comme si entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi il y avait un nouveau fossé, non celui du passage de l'histoire au dogme, mais celui du refus par la vulgate chrétienne de se laisser enrichir par l'histoire.

Car l'histoire, avant de détruire le dogme, si tant est que tel ait jamais été son but, nourrit la foi. Le Jésus que l'histoire met à jour devient vivant, sorti de la prison de la vulgate et de l'imaginaire, sorti de la christologie d'en haut qui, à bien des égards, est une mythologie. Si nous sortons Jésus de la mythologie, évidemment nous le rendons à la foi, ou du moins, nous nous donnons une chance de l'accueillir dans la foi.

Se donner les moyens de toucher ce Jésus de chair et d'os, plus près, c'est une manière de l'aimer, peut-être même de laver ses pieds de nos larmes, de les essuyer de nos cheveux, ou plus prosaïquement, de le rencontrer et de nous mettre à nouveau, ou à notre tour, à son école.

Laver ses pieds de nos larmes, parce que si la prédication de Jésus est différente de celle du Baptiste, notamment par rapport à la colère de Dieu, elle nous fait non pas entrer dans la culpabilité, mais exister dans le pardon, exister malgré ce que j'ai, nous avons, raté, exister relevés, non par nous, mais par autrui, par Dieu aussi. Crier un kyrie, parce que si peu prennent en pitié. Crier un kyrie pour que rien d'humain ne soit perdu et que l'inhumain en l'homme, le défiguré, soit refiguré, transfiguré.

Si je ne vois chez Jésus aucune condition au pardon, aucune condition à sa suite – qui n'est pas contre nous est avec nous – aucun rite initiatique, je vois Jésus prendre soin que le malade ne rechute. « Désormais ne pèche plus. » Accueil inconditionnel qui ouvre à une responsabilité, celle de l'action de grâce – et les neuf autres, où sont-ils ? – celle du frère (parabole de l'homme qui implore pour lui la remise de dette et n'en délivre pas son frère).

La théologie de la rétribution doit être écartée. Cela ne signifie pas la fin de la responsabilité, gratuite, parce que le frère l'attend pour vivre, parce que le (re)tour à Dieu est vie.

Jésus est exigeant et dur contre ceux qui se croient justes. Et nous nous croyons si facilement justes. Comme c'est difficile d'y échapper. Combien de fois, nous nous surprenons, quoi que nous ayons voulu, dans la logique du juste. Infantilisme archaïque, comme l'enfant pour qui les méchants, c'est toujours les autres, et par conséquent, lui est évidemment du côté des gentils. On n'en sort pas seulement en prenant quelques années. C'est une conversion en réponse à un appel infini. Kyrie eleison !

Après, ce que fait l'Eglise, c'est une autre affaire. Qu'elle soit pourrie, tout comme nous, c'est une évidence. Elle est aussi celle qui lave de ses larmes de compassion les blessures de tant d'ignorés...

Quant à faire du baptême une condition à l'eucharistie, évidemment, cela n'a pas de sens. Mais non à cause d'un sacrement qui ferait autre chose que ce que Jésus a fait. A cause d'une chosification des sacrements. Le baptême, notre baptême, ce n'était pas il y a tant d'années. C'est aujourd'hui que nous sommes plongés dans la mort et la résurrection de Jésus, une fois pour toutes. Une fois pour toutes, donc non renouvelée, et forcément avant ce qui suit, c'est-à-dire au début du choix de l'aventure chrétienne.

Réiproquement, la table de Jésus doit-elle être réduite à sa chosification, l'eucharistie à laquelle on a le droit ou non de participer. La table ouverte du Christ n'est-ce pas ceux que l'Eglise accueille en les aimant, en les écoutant, en les secourant, en se réjouissant avec eux de leur joie, etc. ?

Sur le sacrifice, je vois quelques contradictions dans les citations de Pagola qui d'une part affirme : « [Jésus] n'a pas envisagé sa mort dans une perspective sacrificielle, comme un sacrifice d'expiation offert au Père. » et d'autre part : « Il n'y a aucune déclaration certaine qui permette de dire que Jésus donnait à sa mort le sens d'un sacrifice d'expiation. »

Que rien ne permette de dire ne permet pas d'affirmer que Jésus n'a pas envisagé sa mort dans une perspective sacrificielle.

Je note quant à moi que l'interprétation sacrificielle de la mort de Jésus ne s'impose pas principalement dans les Ecritures. Je rajouterais, loin s'en faut. Donner sa vie, comme un ami, comme des parents, est-ce se sacrifier ? Je ne crois pas. C'est vivre. Cependant, je ne suis pas certain que la lecture sacrificielle en soit totalement absente. Elle pourrait l'être non pas « ontologiquement » mais « typologiquement » (en tâchant d'éviter la substitution mais en faisant du Premier Testament une prophétie de Jésus, ainsi que Jésus lui-même semble l'avoir compris. « C'est de moi qu'il est écrit ». « Cette parole de l'Ecriture, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplie. » Etc.)

L'épître aux Hébreux est indispensable ici, mais pas totalement claire. Je crois voir une difficulté à sortir du cadre sacrificiel malgré l'évidence que Jésus se situe en dehors de ce cadre, dans la veine de la critique qu'en font les prophètes.

Sur la satisfaction vicaire, le vieux texte de Ratzinger, *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*, à propos d'Anselme, règle le problème. Mais ce n'est plus une question scripturaire.

« Son action [au Temple] ne vise pas à une réforme de la liturgie, mais à la disparition même de l'institution » (p. 375).

Je ne sais pas. Je ne crois pas que Jésus avait prévu la disparition du judaïsme, de l'institution du temple. Le « Il n'en restera pas pierre sur pierre » est-il *ipsissimum verbum* ? Est-il imaginable avant la destruction de 70 ? Et quand bien même, la disparition du temple, n'est pas disparition d'Israël, de ses rites. J'ai un peu de mal à l'imaginer. Ou tout du moins, je ne crois pas Jésus susceptible de fonder quelque chose de nouveau. Donc la disparition du temple en sa bouche ne peut justifier une substitution de quelque chose à Israël.

C'est anachronique pour moi d'imaginer une réforme de la liturgie par Jésus, ne serait-ce que pour l'écartier. La Liturgie est chose sur laquelle personne n'a prise, des rites. Jésus en dénonce l'hypocrisie plus qu'il ne cherche à la supprimer.

Il est évident, dans les Ecritures, que le vocabulaire sacerdotal est réservé à Jésus ou au peuple. Dans les Ecritures, il n'y a de *sacerdotes* que chez les Juifs et les païens, pas chez les chrétiens. Un simple relevé à partir d'une concordance l'atteste sans aucune exception. Très vite, le vocabulaire sacerdotal, biblique, est utilisé par les chrétiens. (Clément de Rome par exemple, Ignace d'Antioche). Mais il l'est dans un sens typologique, bien compréhensible. Les premiers chrétiens n'ont pas d'autres Ecritures que le Premier Testament qu'ils lisent typologiquement.

Quant à la suite de l'histoire des ministères (comme Vatican II a essayé d'en faire parler) et non du sacerdoce, c'est une autre affaire, qui ne concerne pas les Ecritures.

La question de la place des femmes est encore moins scripturaire, quand bien même on pourra remarquer que Jésus fait rupture dans ses relations avec les femmes avec la pratique commune (il n'est pas marié, il est entouré de femmes, dans une relation qui semble ne jamais revendiquer la soumission). Le « Il n'y a plus l'homme ni la femme » de Paul va dans le même sens. Il faut du temps pour que les hommes accueillent l'évangile. Ce n'est pas fini. Dans l'histoire, cela a tout de même permis un certain nombre de libérations dont on ne sait comment elles seraient advenues autrement. Pendant des siècles, le statut de religieuse permit à des femmes de n'être pas sous la coupe des hommes. A Madagascar, il permet encore à des femmes de prendre en main les rênes d'institutions ou d'entreprises, ce qui serait quasi-impossible autrement.

On ne sait pas où le renversement du patriarcat et le choix de l'évangile nous mèneront. Dans l'Eglise, où les femmes font tant de choses, ce que cela changera principalement, c'est évidemment les conséquences de leur présence dans la hiérarchie. Comme la question est aussi de pouvoir, pas sûr que cela changera tant de choses. L'arrivée des femmes en politique, à la tête d'entreprises a-t-elle changé la manière de gouverner ? Du coup, c'est surtout une question de justice à l'égard des femmes, c'est-à-dire d'égalité, qui me semble le ressort de l'ouverture du ministère ordonné.

4 janvier 2016